L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 20 JUILLET 1857.

Journal publié par
F. WEISSE & Co.
EDITEURS-PROPRIETAIRES.
C. G. CHILTON, E. PUJOL,
H. ROUMAGE, G. SAINT.

Rue de Chartres No. 81, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS:
LUNDI MATIN, 20 JUILLET 1857.

Nouvelles à la semaine.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine," à raison de 25 centimes pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Vendeurs à l'encan de ce jour.

PAR B. E. BOUDET.—A 10 heures, à l'entrepôt Wasmuth ; effets et marchandises.

Situation du commerce.

Cet journal de New-York a une crise commerciale, mais nous ne croyons pas que l'on y prenne des mesures pour conjurer le péril et prévenir une catastrophe qui de jour en jour devient plus imminente. Une déplorable légèreté a présidé aux opérations des immenses maisons de New-York qui, en le sait, sont les fournisseurs de la plus grande partie de l'Union. Leurs achats ont dépassé les besoins de la consommation ; ils ont multiplié leurs commandes en Europe sans se préoccuper du délai de remboursement, et lorsque sont arrivées les échéances ils ont dû solder en numéraire. Mais ils n'ont pas encore éteint toutes leurs dettes, et il est douteux que beaucoup d'entre eux soient en état de s'acquitter bientôt envers leurs créanciers de l'Ancien Monde. Il ne sera pas sans intérêt de rechercher les causes du danger malheureusement trop réel qui menace le commerce de l'Union.

Le Tribune en signale quelques-unes. La réduction du tarif, en 1846, a jeté quelque inquiétude dans l'industrie des Etats-Unis. Cette réduction favorable de tout abaissement des droits protecteurs. Nos manufactures retrouvèrent sans doute leur ancienne énergie, mais la concurrence du dehors devenue plus redoutable ne leur a pas permis de réaliser des bénéfices aussi considérables que par le passé. Il leur a fallu réduire leurs prix et s'imposer des sacrifices qui ont nui à la somme totale des affaires. Le malaise ne sera que momentané, mais ses effets n'en sont pas moins fâcheux et contribuent dans une certaine mesure à compliquer la situation. Dans plusieurs fabriques les travaux ont été suspendus, et les capitalistes craignent de placer leurs fonds dans l'industrie manufacturière. La population et la consommation augmentant néanmoins, le chiffre des importations s'est accru aussi, et le commerce se verra forcé de solder cet excédant.

Les chemins de fer qui se multiplient sur tous les points, ont en outre absorbé une partie considérable de nos capitaux. Ce sont de grands instruments de prospérité. Ils ont, il est vrai, retourné entre les mains des producteurs, et ce simple déplacement n'exercerait aucune influence durable sur les affaires ; mais il nous faut du fer anglais pour nos railways, et la plus grande partie de l'argent des actionnaires prend le chemin du Royaume-Uni. La plupart des compagnies ne se procurent l'argent nécessaire qu'en négociant des bons à un taux ruineux. Malgré ces sacrifices, et peut-être à cause même de ces sacrifices, le papier de nos compagnies de railways se place très difficilement aux Etats-Unis, et en Europe il ne trouve presque plus d'acheteurs. On sait trouver, en effet, que nous avons beaucoup produit et l'on craint une suspension forcée de paiements. De l'autre côté de l'Atlantique on est plus prudent qu'ici et l'on n'a pas tout à fait tort de se méfier de notre stock. Les choses ne sont arrivées à ce point que la compagnie qui ne compterait, pour construire un railway, que sur la vente de ses bons, se ruinerait infailliblement. Elle serait obligée de les vendre à un prix si minime, que le service seul des intérêts absorberait son revenu sans qu'elle eut l'espoir de pouvoir jamais rembourser le principal.

Une autre cause qui, selon notre confrère de New-York, contribue à augmenter la gravité de la situation commerciale, c'est la fâcheuse relative de la dernière récolte. La spéculation, les migrations d'un Etat à l'autre et les prévisions trompeuses de la campagne précédente de 1856, jointes à la sécheresse de l'automne, ont modifié le résultat des travaux agricoles. La production ne s'est pas élevée à la moyenne ordinaire. Les pâturages ayant été brûlés par le soleil, beaucoup de fermiers se sont vus contraints d'acheter du fourrage pour leurs chevaux et leurs bœufs dès le mois de septembre, ce qui a été pour eux un surcroît notable de dépenses. L'hiver en outre a commencé de bonne heure et a duré tard. Une quantité notable de grains destinés au marché a dû être livrée aux bestiaux pour les nourrir pendant un printemps exceptionnel. Malgré ce sacrifice, la mortalité a été grande parmi les animaux. Enfin, la sécheresse a plusieurs millions de perte causée par ce dernier événement ainsi que par le détournement des grains consommés dans les étables.

Le commerce a-t-il tenu compte de ces circonstances particulières et a-t-il fait preuve de prudence ? Nous n'irons pas jusque-là. Il a continué à importer autant de marchandises que si le pays fut dans la situation la plus florissante. Il est entré à New-York, dans le courant de l'année finissant qui vient d'expirer, des marchandises étrangères pour une valeur de deux cent vingt millions de piastres, tandis que l'année précédente il n'en avait été reçu que pour une valeur de moins de deux cents millions, et seulement pour cent cinquante millions pendant l'année 1855-56.

Le moment était, on en convendra, bien mal choisi pour augmenter nos importations. Deux cent vingt millions d'importations à New-York, représentent une valeur de trois cent trente millions pour l'Union entière, car c'est dans la ville impériale que sont débarqués les deux tiers des marchandises étrangères destinées au marché américain. Eh bien ! il n'a été exporté de New-York l'année dernière que quatre-vingt deux millions de produits américains. Ce chiffre représente une augmentation de deux millions sur celui de l'année précédente, mais il devient presque insignifiant à côté des vingt-trois millions de piastres représentant le surcroît des importations.

Nous avons, il est vrai, envoyé en Europe de fortes quantités de numéraire, mais le marché monétaire s'en est ressenti et les effets publics en ont été affectés. L'augmentation progressive de nos richesses métalliques, il faut nous en montrer économes si nous voulons continuer à faire honneur à nos obligations. Nous avons nous-mêmes une forte dette étrangère ! Et payons-nous pas une taxe de vingt millions d'intérêts par an aux détenteurs de nos bons ? Pour rester dans les bornes de la prudence, nos exportations devraient dépasser nos importations d'environ vingt-cinq millions par an.

Il est vrai qu'on peut, jusqu'à un certain point, expliquer l'augmentation de nos importations l'année dernière. L'abaissement des droits, qui devait avoir lieu le premier juillet, date de la mise en vigueur du nouveau tarif, avait causé une grande accumulation de produits étrangers dans les entrepôts de la douane. Des marchandises n'ont été mises sur le marché qu'après le premier juillet et comptent naturellement dans la somme de celles qui seront importées cette année pour les besoins de la consommation intérieure.

Avec un peu de prudence, le commerce peut encore éviter la crise dont il est menacé. Qu'il n'importe que ce qu'il lui faut absolument et qu'il adopte l'expédient et son revenu à l'exportation d'une partie de sa vieille dette. Les récoltes s'annoncent bien dans tous les Etats de l'Union. C'est déjà pour nous une garantie de salut. Si l'argent nous manque pour construire nos railways, gardons-nous d'en emprunter aux capitalistes européens à un taux qui frapperait nos entreprises de stérilité. Agissons en tout avec mesure et circonspection, et nous serons certains d'échapper à ces désastres qui ont déjà semé tant de ruines dans notre pays.

Europe.

Le steamer canadien *Anglo Saxon* est arrivé à Québec le 11 du courant, avec des dates de Liverpool jusqu'au 1er.

Deux graves accidents de chemin de fer ont eu lieu dernièrement en Angleterre. Ce double désastre a coûté la vie à douze personnes : plus de cent autres ont été blessées.

On a commencé à embarquer à bord du *Niagara* la moitié du câble destiné à établir un télégraphe sous-marin entre l'Europe et l'Amérique.

Le gouvernement français se dispose à envoyer vingt navires avec des troupes sur les côtes de Chine. C'est à la sollicitation de l'Angleterre que l'empereur s'est décidé à intervenir d'une manière aussi vigoureuse.

Le différend hispano-mexicain n'est pas réglé et ne le sera point de sitôt.

Des troubles politiques ont éclaté à Gênes; plusieurs conspirateurs ont été arrêtés dans cette ville.

Les journaux arrivés dernièrement à Paris sont généralement favorables d'ameublement sur la personne de l'empereur.

On assure que le général Cavaignac ne désire pas se laisser porter une seconde fois candidat par les électeurs de Paris, et que son nom n'aura aucune chance réelle d'être proclamé avec succès dans le cas où il persisterait à maintenir sa candidature.

Plusieurs candidats de l'opposition, battus par voie de scrutin, paraissent disposés à contester la validité du mandat de ces derniers.

Le dernier trimestre en Angleterre a offert un déficit de 250,000 livres sterling.

Une dépêche de Berlin dit que la France, la Russie et la Sardaigne ont adhéré au compromis relatif à l'union des principautés.

Dépêches Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Passe Sud-Ouest, 18 juillet.—Le navire Fanny Forrester, capitaine Stenmer, est arrivé, ici, de Nassau, après dix jours de traversée. Il rapporte que le navire Créole devait partir, pas plus de jours, avec le chargement du Peconta. Le Golden Star est toujours plein d'eau : il attend des pompes à vapeur de Boston.

Le brick Fred. Worling, de Boston, décharge de la glace.

L'Evêque Hughes.

New-York, 13 juillet.—Le *Times* met en avant la nouvelle que l'Evêque Hughes sera déposé, et pense que McClosky ou O'Connor sera nommé à sa place.

Nouvelles du Port et Prince.

Boston, 18 juillet.—Nous avons des nouvelles de Port au Prince, jusqu'au 15. Les maladies augmentent dans l'île. Les affaires étaient lentes. Le café et le bois de campêche étaient rares.

Départ de Steamer.

New-York, 18.—Le steamship *Columbia* est parti aujourd'hui, à midi, avec plus de 100,000 piastres en espèces.

Nouvelles du Minnesota.

St-Paul, 13.—La demande du mandamus pour le transfert du Capitol de St-Paul à St-Peter a été interjetée.

Affaires du Kansas.

St-Louis, 13 juillet.—La proclamation de Walker a causé une forte excitation. A Lawrence, un comité s'occupe de faire une Charte et à soumettre au peuple, différant essentiellement de celle de la Législature.

Walker a déclaré que c'était là une trahison, et a menacé de faire marcher les troupes sur les voisinages, afin d'empêcher la continuation de pareilles délibérations.

Affaires de New-York.

PRÉVISION D'AUTRES TROUBLES.

New-York, 18.—Il existe une forte excitation parmi les logeurs et les matelots, relativement à la question d'avances de gages.

On menace le bureau du Commissaire des rues. Il est actuellement gardé par des hommes de police.

RIXE FATALE.—A la suite d'une querelle entre M. Leander M. Cox, candidat américain pour le Congrès dans le neuvième district du Kentucky, et M. J. C. Mason, le candidat démocratie, celui-ci a tué son adversaire d'un coup de pistolet. M. Cox faisait partie du dernier Congrès, et M. Mason a représenté le même district à la chambre.

SALSEPARILLE.—Les Pastilles de Salsepareille du Dr Héreu deviennent de plus en plus populaires et ont déjà opéré de nombreuses cures à la Nouvelle Orléans et dans les campagnes. On trouvera plus loin une lettre écrite d'Abbeville au Dr Héreu par M. C. Bruyant qui signale à ce dernier la guérison de son fils. Nous apprenons que beaucoup d'autres lettres de cette nature son entre les mains de M. Héreu.

Cet honorable médecin et pharmacien a été nommé seul agent à la Nouvelle Orléans pour la vente des eaux gazeuses—purgatives et digestives—de salsepareille. Ce sont d'admirables propriétés et sont agréables au goût. On trouvera tous les renseignements nécessaires dans une annonce insérée plus loin.

LIQUIDATION.—D. P. Scanlan & Co, 12 et 14, rue de Chartres, continuent la vente de leurs marchandises au prix coûtant. Ils ont deux grands assortements d'articles de fantaisie et d'articles de modes. Nous engageons les dames qui n'ont pas encore fait d'emplettes au magasin de Scanlan & Co, à se hâter.

MARCHANDISES SACRIFIÉES.—MM. Lazare et Levasseur, n et 10 rue de Chartres, viennent de recevoir des journaux qui valent 22 cents la yarde et qu'ils livrent à 15 sous. Voir aux annonces.

LA MORUE.—Nous lisons dans un journal du nord que l'industrie de la morue-tricot occupe présentement exclusivement à faire leur mission. La récolte de cette année sera pour eux plus abondante que celle de l'an passé de 1/4. Le grain a très bien réussi : il est gros et plein. Notre Egypte soutiendra avec gloire, cette année, sa réputation de "Terre à grains."

VENTES DE TERRES DU CHEMIN DE FER CENTRAL DE L'ILLINOIS.—Les ventes des terres par la compagnie du chemin de fer central de l'Illinois, pendant la 3e semaine de juin, se sont élevées à $170,000,—faisant 4455,000 pour les trois premières semaines du mois.—Pendant dernière, ces ventes n'ont été que de $244,000, pour tout le mois de juin.

Ne perdez pas de temps !—Les personnes qui ne connaissent point le parler français, et qui sont désireuses d'avoir de belles places en ce siècle, ou avant, feront bien d'aller sans retard à l'établissement du Prof. Brette, Bienville, rue Carondelet ; elles verront entre peu d'automne prochain.

On ne sait jamais assez, mais on doit sourire regulièrement, lorsqu'on mange les œufs pratiqués dans la première coquille venue, et qu'on entend prétendument apprendre autrement ses oreilles aux sons et au langage à une toute prononciation.

Il y a aussi professeur d'allemand et d'espagnol.

Collége Commercial de Dolbear, rue du Canal, No 106.—Tous qui désirent être prêts pour la saison des affaires doivent s'adresser immédiatement au Collége Commercial de Dolbear.

CHRONIQUE LOCALE.

TENTATIVE DE SUICIDE.—Robert Gannon a été envoyé, samedi, à l'Asile des Aliénés, par ordre du recorder Solomon. On l'avait arrêté, la veille, dans la rue Perdido, avant tenté de se suicider en se jetant dans le canal. Il n'a été envoyé à l'institution en même temps que Gannon.

ACCUSATIONS.—Eli Bush, qui est accusé, devant le recorder du jugement de paix, d'être un vagabond et suspect, a fourni un cautionnement de mille piastres pour répondre de sa comparution.

J. J. Fleckinnan, commis de M. A. Monbeck, No 122, Vieille Levée, a comparu devant le recorder Infermare, Bellard, sous prévention d'avoir, à diverses reprises, enlevé de l'argent de la caisse du plaignant.—La suite de l'interrogatoire est fixée à un autre jour.

Un affidavit accuse Jean Pierre Micon, devant le recorder Solomon, d'être entré, le 15 du courant, chez Mme Fernandez, rue des Français, et d'avoir volé une somme de quarante huit piastres.—Cautionnement de $300 en attendant l'interrogatoire.

POMPIERS COMIQUES.—L'avocat-général devra faire connaître, le 23 du courant, les raisons pour lesquelles une nouvelle audition de cause ne serait pas accordée à Francisco Brunetti, qui, un jour, a déclaré coupable de meurtre.

J. N. Sturns, déclaré coupable de viol, a interjeté appel à la Cour Suprême.

John R. Davis a été jugé samedi. Il était accusé d'avoir enregistré, à la Sixième Cour, dans l'acte n° 7068 de Thomas Henry Norton, un reçu qu'il dit avoir été signé par ce dernier, bien qu'il soit le contraire. Ce reçu était pour un billet de 2068 27 de George D. Gordon, de Cairo, Illinois, au nom de J. R. Davis, et portant la date du 23 juillet 1842.—Le 16 mai dernier, le même individu a déclaré lequel il devrait que Davis avait contrefait la signature et s'était servi du billet six mois auparavant. Le jury, après avoir rapporté un cautionnement de $1500 pour répondre de sa comparution devant la Première Cour de District, l'a fait, en conséquence, mettre immédiatement en liberté.

LA CAMPAGNE DE LA KABYLIE.

L'expédition de la Kabylie, dont nous avons constaté, dit le *Constitutionnel*, les heureux résultats, est tout à fait digne d'attirer l'attention et les sympathies de la métropole. La bravoure de nos soldats et la sagesse de notre politique y ont porté déjà d'excellents fruits : l'avenir, on peut l'espérer, se chargera de les mûrir et de les développer. Les prévisions, d'ailleurs, ne sont réalisées qu'en partie. Le but principal de la campagne, avions-nous dit, est de châtier et de soumettre la confédération des Beni-Raten, et d'y briser le noyau d'une résistance insurrectionnelle organisée à l'aide des peuplades voisines par un faiseur de troubles, El-Hadji-Amar. Il est possible que les colonnes expéditionnaires forment leur tâche à cette soumission, si des difficultés périeuses leur sont imposées et si les chaleurs sont trop fortes. Mais, au cas d'un succès rapide, elles poseront probablement plus avant, et elles agiront directement sur la Kabylie insoumise. Il était désirable, ajoutons-nous, que, pour punir à notre domination ces âpres et belliqueuses tribus, on se décidât à une occupation permanente des plus culminans, à l'exemple des Romains qui, en fortifiant les hauteurs et en reliant ces sûrs d'aigles au moyen de routes stratégiques, avaient réussi à dompter ces régions montagneuses.

Les événemens ont justifié ces appréciations. La soumission des Beni-Raten, grâce à l'élan vigoureux de nos troupes, a été obtenue beaucoup plus vite qu'on ne l'avait espéré. Cette puissante confédération, qui ne compte pas moins de trois mille fusils, et dont les contingens étaient grossis de ceux des tribus limitrophes, jouissait dans la Kabylie centrale d'une immense réputation. Le territoire qu'elle occupe s'étend sur un des plateaux les plus élevés du Djurdjura. On n'y parvient que par des rampes si difficiles que par certains passages on ne peut faire monter que des mulets. Les Beni-Raten passent pour les plus robustes et les plus braves parmi les Kabyles. A raison des difficultés du terrain et du caractère altier des habitans, on avait accrédité l'opinion que leurs villages étaient protégés par un pouvoir mystérieux et que leur territoire était inviolable. Enfin, bien que les Beni-Raten aient été compris dans le commandement supérieur du bach-aga du Sebaou, Bel-Kassem ou Kassy, jamais ils n'avaient subi notre domination directe. Or, il y a une grande différence dans la situation d'autrefois et dans celle d'aujourd'hui. Autre chose est de se soumettre à la suzeraineté d'un chef indigène ; autre chose, d'accepter purement et simplement, sans intermédiaire, l'action de notre autorité.

Deux journées de combats ont suffi pour faire tomber le prestige attaché au territoire de Beni-Raten. Nos soldats ont fait grand carnage des rebelles, et, après cette sévérité et cette audace qui étonnèrent les Romains qui, en pareil cas, ne craignaient pas de compromettre leur réputation de sagesse, nos troupes ont pénétré par trois côtés à la fois sur ce sol que l'on disait invincible, et il s'y sont solidement établis. Les Beni-Raten ont courbé la tête, et les peuplades voisines les ont tour à tour imités. De durés conditions leur ont été imposées. afin que le souvenir de leur révolte et de l'expiation qui l'a suivie demeure gravé dans leur mémoire. Nos troupes, avant de continuer la campagne, se sont occupées du soin de tracer des routes et d'élever le fort Napoléon qui doit, dans l'avenir, tenir en bride ces populations turbulentes en les protégeant à l'occasion. Nous les croyons trop amis s'accordent pour dire que la santé des soldats est excellente, leur discipline parfaite, leur ardeur inexpugnable. Tous les jours leurs dans un pays fertile, admirablement arrosé, et ils ont encore devant eux des obstacles à vaincre. En faut-il davantage à une armée française, pour que, au physique et au moral, elle se trouve dans le meilleur état ?

Des que les pluies auront cessé et que les travaux du fort et des routes seront plus avancés, les colonnes expéditionnaires reprendront leur marche. Tandis qu'un plateau des tribus demandaient l'amnon et se soumettaient, quelques-unes se préparaient à la résistance en élevant les petits murs de pierre sèche qui constituent à peu près toute la tactique et toute la castramétation de ces montagnards. On ne peut prévoir si elles sont décidées à de bien vigoureux efforts. Parmi les Kabyles, c'est une sorte de point d'honneur de ne se rendre qu'après avoir *fait parler la poudre*, suivant l'expression d'un d'eux. Ils ne sont pas toujours à une démonstration. Nos troupes, quoi qu'il en soit, le sauront bientôt. Le général Randon est un garant pour l'avenir.

Il importe, au surplus, de faire remarquer qu'en ce moment nos troupes opèrent dans la partie jusqu'à présent inconnue de la Kabylie du Djurjura. Les tribus qui habitent cette région, comme nous l'avons dit, dans le vaste commandement de Bel-Kassem. On croyait que celui-ci pouvait, sans les froisser, les amener à notre domination, en faisant valoir auprès d'elles son ancienne influence. Il n'en est rien. Ces tribus ne veulent entendre parler que de la guerre sainte. Elles ne reconnaissent que le droit du plus fort. Elles